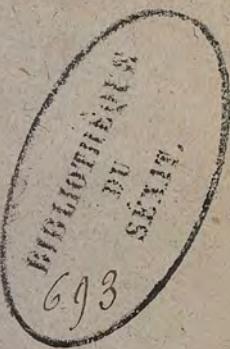


THÉATRE REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

oo



ИРИА СОЛЛОУС

ЛІТЛІКОУ СТАДІЯ
ЕРІЧЕТІЯ

L E

DÉJEUNER ANGLAIS,

O U

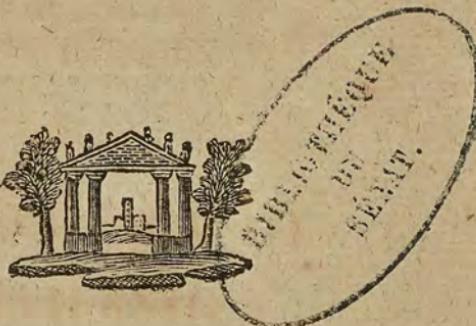
LE BOMBARDEMENT D'OSTENDE,

F O L I E ,

EN UN ACTE , MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Par le Citoyen BOULLAULT.

Représentée sur le théâtre de la Cité-Variétés , le
15 prairial , an 6 de la République française.



A P A R I S ,

Chez GLISAU , Imprimeur , rue du Foin-Saint-
Jacques , n°. 13.

AN VI.

Je déclare placer sous la protection des loix et
la probité des citoyens cet ouvrage , et je regarderai comme attentatoire à la propriété toute représentation qui en serait donnée sans mon consentement formel. A Paris , ce 12 prairial , an 6 de la République.

BOULLAULT.

A MON AMIE.

AIR: *Femmes, voulez vous éprouver.*

Jadis le nom d'un grand seigneur,
Ou bien celui d'un homme en place ;
Se voyait toujours , cher lecteur ,
En tête d'une Dédicace.
Nous ne sommes plus dans ce tems ;
Et je ne vois que mon amie ,
Dont les yeux toujours indulgents ;
Puissoient parcourir ma folie . (*bis.*)

Toi que j'aime et que je chéris ,
Daigne agréer ce faible hommage :
Je suis heureux si tu souris
En parcourant ce badinage .
Je ne crains pas ton jugement ;
Car tu sais bien , ma bonne amie ,
Que l'on doit toujours d'un amant
Savoir pardonner la folie . (*bis.*)

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le Commandant FRANCAIS.	les C. Tautin.
Un Officier FRANCAIS.	S. Martin.
Un Général ANGLAIS.	Chevalier
Sir WILLIAM,	Clozel.
Sir LOWIS,	Valcour.
Mad. VANDERVIEUX, vieille baronne	
Flamande.	Hainault.
VANDERGILLE, son neveu.	Faur.
LOUISON, gouvern. de Mad. Vandervieux.	Julie.
JULIEN, jeune paysan Flamand, amant de	
Louison.	Boicheresse.
Troupes Françaises.	
Troupes Anglaises.	

La scène se passe à Blakemberg.

L E
DÉJEUNER ANGLAIS,
OU
LE BOMBARDEMENT D'OSTENDE.

Au fond du théâtre, perspective de la mer couverte de bâtimens de transports et quelque frégates. A gauche de l'acteur, l'on apperçoit la partie latérale d'une maison de campagne et l'extrémité d'une avenue dans laquelle est une table et des sièges de jardin.

S C E N E P R E M I E R E.

L ouison, portant une nappe, des serviettes et des assiettes sur la table.

Qui m'aurait dit hier soir que je servirais, ce matin, à déjeuner à ces méchans anglais ? ils sont tombés ici comme des nues. Ils veulent, disent-ils, s'emparer de la ville d'Ostende ; à les en croire, cela ne leur sera pas plus difficile que leur entrée dans ce village. Ce n'est pas l'embarras ; quatre mille hommes, c'est beaucoup. La garnison d'Ostende n'est pas nombreuse ; mais ce sont des français : le nombre ne les épouvante pas.

AIR : du vaud. De la soirée orageuse.

*Le soldat français, aujourd'hui,
Ne sait calculer que la gloire.
S'il compte avec son ennemi,
C'est au moment de la victoire,*

Aussi , de messieurs les Anglais ,
Je crois que la peine est perdue :
Du port d'Ostende , les Français
Ne leur laisseront que la vue.

Ma vieille maîtresse est enchantée ; aussi leur a-t-elle fait un accueil qu'ils ne trouveront pas à Ostende. Elle n'aime pas les français , et moi je les aime beaucoup ; leur humeur , leur gaieté me plaisent infiniment , même au milieu des armes ; ils savent conserver toute leur amabilité . Faut-il s'en étonner .

AIR : Du vaud. De l'officier de fortune.

C'est des Français le caractère
D'être légers et sémillans .
Ils sont aimables à Cythère ;
Au champ de Mars , ils sont vaillans .
D'amour , on dit qu'ils ont les ailes :
C'est pour notre sexe un malheur ;
Mais on les voit toujours fidèles ,
A la gloire , ainsi qu'à l'honneur . (*bis.*)

SCENE II.

LOUISON , VANDERGILLE .

VANDERGILLE , (*d'un air content.*)

AH ! te voilà , friponne ; et bien , tes garnemens de français ne sont pas aux noces .

LOUISON .

Vous croyez cela , monsieur ?

VANDERGILLE :

Ah ! parbleu , si je le crois . Elle est bonne-là . Tu pense donc que quatre mille anglais , ça n'est rien .

LOUISON .

C'est pour eux un déjeûner .

VANDERGILLE .

Ah ! mon dieu , peut-on raisonner de la sorte ; elle me ferait trouver mal , en vérité : tu parles comme un télégra-

ANGLAIS.

7

phe. Un déjeuner ! mais songes donc qu'Ostende n'est gardé que par une poignée d'hommes ; et qu'il faudra bien qu'il cède à la force de la nécessité. *Necessitas non habet legem.*

LOUISON.

Comment donc, monsieur ? vous me parlez latin comme si vous le saviez.

VANDERGILLE.

Non, je dis, je ne le sais pas. A quinze ans trois mois j'expliquais tout courant les Satyres de Virgile et les Enéïdes d'Horace. Mais c'est de l'alcoran pour toi ; tu ne connais pas cela.

LOUISON.

Il est vrai que pour entrer dans l'église....

VANDERGILLE.

Qu'est-ce que ça, Mam'zelle, dans l'église : dites donc, dans le haut-clergé ; est-ce qu'un homme de ma qualité...

LOUISON.

Eh bien, dans le haut-clergé, soit. D'ailleurs, ce n'est pas la peine, maintenant, de tant nous disputer.

VANDERGILLE.

Pardonnez moi, mam'zelle. On ne sait pas encore comme ça tournera. Une fois, maître d'Ostende, il ne sera pas difficile aux Anglais....

LOUISON.

De retourner par où ils sont venus.

VANDERGILLE.

Peut-on raisonner comme ça. Ah ! mon dieu ! qu'elle me fait faire de mauvais sang ! c'est pour me taquiner que vous me dites ça. Allez, allez, mam'zelle, vos français, qui m'ont empêché d'être chanoine, délogeront d'ici. M. Pitt ne nous a pas envoyé quatre mille hommes pour des prunes. Il sait fort bien qu'il a des partisans, et les intelligences dans Ostende ; non, je dis, il n'a pas soigné la partie des intelligences.

LOUISON.

Ah! par exemple, pour l'intelligence, on sait qu'il pouvait s'adresser à vous.

VANDERGILLE.

Ah! ça, mam'zelle, pas de calembourg, ou sinon je me fâche.

LOUISON.

Oh! vous avez le caractère trop bien fait. M. Vandergille.

VANDERGILLE.

Certainement, moi, je suis bon. Je me prête très-vo-lontiers à la plaisanterie, mais il ne faut pas en abuser.

LOUISON.

Certes, monsieur Vandergille, je ne prétends pas...

VANDERGILLE.

A la bonne heure, mam'zelle, cela suffit. Parlons main-tenant du déjeûner que ma tante donne à MM. les anglais. Est-il préparé?

LOUISON.

Soyez tranquille : les ordres de madame sont exécutés.

VANDERGILLE.

Ah! bon, et l'omelette au lard? elle sera bien condi-tionnée.

LOUISON.

Oui, monsieur.

VANDERGILLE.

Ce n'est pas l'embarras, en fait de frigousse je m'en rap-porte à toi : car, quand tu le veux, tu es une aimable tra-tresse. Ainsi, c'est dit, la partie de l'omelette au lard sera soignée. C'est que, vois-tu, les Anglais l'aiment beaucoup : et moi je ne serai pas fâché d'en goûter. Puisque tout est disposé, je m'en vais avertir ma chère tante. (*Il sort.*)

SCENE III.

LOUISON, (*seule.*)

BÊTE et gourmand: voilà deux charmantes qualités. Mais à propos, pourquoi n'ai-je pas vu Julien, ce matin, il se sera, sans doute, caché au vis-à-vis de ces Anglais.

SCENE IV.

LOUISON. Sir WILLIAM.

Sir WILLIAM.

AH! c'est vous aimable petite! Parbleu, je suis bien aise de vous rencontrer. Il ne faut pas vous étonner si j'ai du plaisir à vous voir. Vous avez une petite mine tout-à-fait, beaucoup, fort agréable.

LOUISON.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

Sir WILLIAM.

Pas du tout. Je dis franchement, vous me revenez beaucoup, fort. Ecoutez, écoutez.

AIR: *Du serin qui te fait envie.*

Aux Français nous faisons la guerre,

Cela ne nous empêche pas

De chercher les moyens de plaisir

A ce sexe rempli d'appas.

Selon moi, chez une Française,

Tout est jolie, tout est charmant:

A l'humeur sombre d'une Anglaise

Je préfère son enjouement. (*bis.*)

LOUISON.

Ce compliment est flateur. Mais vous oubliez que je ne suis Française que depuis peu de tems.

Sir WILLIAM.

G'est égal : vous êtes charmantes. Vous ne me refuserez pas un petit baiser? hein?

LOUISON, (*ironiquement.*)

Oui-dà, monsieur l'Anglais.

B

LE DEJEUNER

A I R : *De la Croisée.*

En demandant cette faveur,
 Vous prenez un peu trop l'avance.
 On vous croirait déjà vainqueur :
 Mais, mon cher monsieur, patience.

Sir W I L L I A M .

Comment, vous me refuserez
 Ce doux baiser que je demande.

L O U I S O N , (*avec malignité.*)

Monsieur l'Anglais vous l'obtiendrez
 Quand vous aurez Ostende. (*bis.*)

(*Elle sort.*)

S C E N E V .

Sir W I L L I A M E , *seul.*

C'EST une malice qu'elle vient de me dire là: n'importe ;
 je ne lui en veux pas. C'est une aimable petite créature.
 D'honneur, elle me fait oublier les soucis de la guerre.
 M. Pitt nous a fait venir ici pour nous emparer d'Ostende :
 moi, je ne demande pas mieux.—Ah ! c'est vous colonel,
 qu'y a-t-il de nouveau.

S C E N E V I .

Sir W I L L I A M . Sir L O W I S .

Sir L O W I S .

L E général vient de se présenter aux portes d'Ostende
 avec sa colonne pour en demander la reddition.

Sir W I L L I A M .

Eh bien ?

Sir L O W I S .

Le commandant à répondu qu'il s'ensevelirait sous ses
 ruines plutôt que de se rendre.

Sir W I L L I A M .

Je les reconnaiss-là, ces diables de Français : toujours têtés.

Sir L O W I S .

Oui, mais ils ne peuvent résister long-tems : leur nom-
 bre ne leur permet pas de soutenir un siège.

ANGLAIS.

II

Sir WILLIAM.

Et d'ailleurs nous avons des partisans qui les forceront à nous ouvrir les portes.

Sir LOWIS.

Ce sont des traitres. On ne doit pas y compter.

Sir WILLIAM.

Cependant M. Pitt a beaucoup de confiance en eux.

Sir LOWIS.

Il a tort

AIR : *La comédie est un miroir.*

Eh ! que peuvent les trahisons,
Avec une armée intrépide ?
Que la nature , les saisons ;
Que rien n'arrête et n'intimide.
Plus d'un chef devint traître en vain
Avec ces enfans de la gloire.
Par-tout leur courage au destin
Semblait arracher la victoire. (*bis.*)

Je sais que dans ce pays nous avons des amis.

Sir WILLIAM.

Il faut en juger par l'accueil que nous fait la dame de ce château.

Sir LOWIS.

Elle n'aime pas les Français.

Sir WILLIAM,

Il n'est pas jusqu'à son imbécile de neveu qui ne fasse des vœux pour nous.

Sir LOWIS.

Les voici justement.

SCENE VII.

LES PRECEDENS. M. VANDERVIEUX, et
VANDERGILLE.

(On entend le bruit du canon dans le lointain.)

VANDERGILLE.

ENTENDEZ-vous, ma tante, la bombe.

M. VANDERVIEUX.

Oui, mon neveu—aux Anglais.—Messieurs, je vous salue.

Sir WILLIAM, et Sir LOWELL.
Madame, nous sommes vos humbles serviteurs.M. VANDERVIEUX, (*prenant la main de son neveu.*)
Messieurs, voilà mon neveu que je vous présente.

VANDERGILLE.

Oui, Mylord, je suis le neveu de ma très-chère honorée tante.

Sir WILLIAM.

Parbleu, M. votre tante à un joli neveu, de la plus belle espérance.

VANDERGILLE.

Certainement, Milord, vous...vous avez bien de la bonté.

Mad. VANDERVIEUX.

Il faut l'excuser, messieurs, il est un peu timide. Ce n'est pas parce qu'il est mon neveu, mais c'est bien le naturel le plus heureux...

VANDERGILLE.

Ah! ma tante, ma tante, je vous en prie! vous allez me déconcerter.

Sir LOWELL.

Vous êtes modeste; c'est une belle qualité.

Madame VANDERVIEUX.

Il se recommande à vous, messieurs.

VANDERGILLE.

Oui, Mylord. Toutes mes facultés, intellects, morales et physiques sont à votre disposition.

Sir WILLIAM.

Nous vous savons gré de ce dévouement.

VANDERGILLE.

Oui, dévouement, c'est le mot... technique, il m'était échappé.

Madame VANDERVIEUX.

Si vous saviez, messieurs, combien votre arrivée nous a causé de joie et de plaisir.

V A N D E R G I L L E.

Ah! pour ça, c'est vrai, ma tante en a un évanouissement dont on ne se fait pas d'idée. C'est l'effet de la syncope produite par la colonne d'air sympathique.

Sir W I L L I A M.

La peste! voilà une définition beaucoup, fort savante.

Madame V A N D E R V I E U X.

Messieurs, il ne faut pas vous en étonner, il a fait toutes les classes, il étoit à la veille d'avoir un Canonicat, lorsque tous les Français sont venus tout bouleverser dans ce pays.

Sir W I L L I A M.

Ah! diable, c'est malheureux.

V A N D E R G I L L E.

Très-malheureux, certainement.

AIR : *On compterait les diamants.*

Un bon canonicat, je crois,
Est une place d'importance,
Où l'on trouvait tout à la fois ;
Plaisir, doux repos et bombance.
Il faut renoncer désormais
A vivre en chanoine, en saint homme ;
Depuis que les canons Français,
Ont détruit les canons de Rome. (*bis.*)

Madame V A N D E R V I E U X.

Console-toi, mon cher neveu, ces Messieurs les rétabliront.

Sir L O W I S.

C'est bien difficile.

V A N D E R G I L L E.

Pas plus que le déjeûner que vous aller prendre, si une fois vous avez Ostende, comme il n'en faut pas douter.

Sir W I L L I A M.

Nous en acceptons l'augure.

V A N D E R G I L L E.

La prise d'Ostende, va vous ouvrir un champ de victoire, où vous pourrez moissonner tout à votre aise.

Sir Lowis.

Moissonner, Monsieur?

AIR : avec le jeux dans le village.

Vous en parlez fort à votre aise :
 Nous le voudrions bien vraiment.
 Mais, c'est monsieur, ne vous déplaît ;
 Très-difficile en ce moment.
 Vouloir aux champs de la victoire
 Après les Français moissonner.
 Tout au plus, vous pouvez m'en croire ;
 Il ne nous reste qu'à glaner. (bis.)

Oui, Monsieur, c'est ainsi que je pense. Les Français sont nos ennemis, mais cela ne m'empêche pas de leur payer le juste tribut d'admiration que leur doit l'univers.

VANDERGILLE.

Je convient qu'ils m'ont surpris quelquefois, mais tout ceci est histoire de révolution.

Madame VANDERVIEUX, (tombant évanouie).

Vandergille, soutient-moi.

VANDERGILLE.

Ah! mon Dieu, ma tante, vous vous trouvez mal.

Sir WILLIAM.

Comment, elle est en syncope.

VANDERGILLE.

Ça ne sera rien, Messieurs, ça ne sera rien.

Sir Lowis.

D'où lui vient cet évanouissement ?

VANDERGILLE.

C'est le mot de révolution qui lui agace les nerfs sensitifs.

Sir WILLIAM.

C'est singulier.

VANDERGILLE.

Eh bien, ma petite tante, ça se passe-t-il ?

Madame VANDERVIEUX, (revenant à elle).

Ah ! cela commence à se dissiper, mais aussi pourquoi te servir de ce mot ? tu sais bien que la même chose arrive toutes les fois que je l'entend.

C O U P L E T.

A I R : *Ah ! de quel souvenir affreux.*

Excusez cet évènement :

Je ne puis vaincre ma foiblesse.

C'est un malheur assurément,

Mais je n'en suis pas la maîtresse.

Ah ! de cet accident fatal,

Messieurs, vous devinez les causes :

Combien de gens se trouvent mal, (*bis.*)

Dans le nouvel ordre de choses. (*bis.*)

V A N D E R G I L L E.

C'est vrai, je vous demande bien pardon, ma petite tante, cela ne m'arrivera plus.

S C E N E V I I I.

L E S P R É C É D E N S , Un Général A N G L A I S .

L E G É N É R A L .

B O N J O U R , Messieurs ; Madame, veuilliez recevoir mes salutations.

Madame V A N D E R V I E U X .

Mylord, vous êtes trop honnête.

L E G É N É R A L .

Pardonnez si je n'ai pu vous présenter mes civilités, mais vous savez qu'au milieu des armes, on ne saurait disposer de ses momens.

Madame V A N D E R V I E U X .

Mylord, dans quelque instant que vous vous présentiez, vous êtes sûr d'être toujours bien accueilli.

L E G É N É R A L .

Aussi viens-je à la dérobée, prendre ma part du déjeuner que vous aviez bien voulu nous faire préparer.

Madame V A N D E R V I E U X .

Mon neveu, allez dire qu'on l'apporte à l'instant.

V A N D E R G I L L E .

J'y vole, ma tante, j'y vole. (il sort).

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté VANDERGILLE.

Sir WILLIAM.

EH bien, Général, rien de nouveau?

LE GÉNÉRAL.

Le bombardement continue toujours, et notre colonne est aux portes d'Ostende, j'espère bien qu'avant la fin du jour, nous serons maîtres de cette ville importante.

Madame VANDERVIEUX.

Pour moi je ne doute pas de votre réussite. Descendez sur ces côtes, à l'improviste, vous ne trouvez point de forces qui puissent s'opposer à vos desseins.

LE GÉNÉRAL.

Oh! c'est un coup de main impayable.

Sir LOWIS.

Il faut qu'il soit frappé avec célérité.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, VANDERGILLE,

LOUISON,

VANDERGILLE.

MA chère tante, voici le déjeûner, il ne faut pas laisser refroidir l'omelette au lard.

(Ici l'on entend battre la générale et sonner la trompette).

LE GÉNÉRAL.

Qu'entends-je? la générale?

Sir WILLIAM.

Au moment du déjeûner! c'est diabolique.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs, il faut nous rendre à notre poste.

Madame VANDERVIEUX.

Quel facheux contretemps.

A N G L A I S.

17

L E G É N É R A L.

Ce sont les évènemens de la guerre. Madame, nous vous quittons, mais nous ne vous disons pas adieu.

Madame V A N D E R V I E U X.

Messieurs, nous en avons l'espoir. (*Les Anglais sortent*).

S C E N E X I .

Madame V A N D E R V I E U X , V A N D E R G I L L E ,
L O U I S O N .

V A N D E R G I L L E .

M A foi , ma tante , si vous m'en croyez , nous rentrerons aussi au chateau , de crainte d'accident.

Madame V A N D E R V I E U X .

Sans doute , il ne faut pas nous exposer. (*Ici vive fusil-
ée ignée*).

V A N D E R G I L L E

Entendez-vous la mousqueterie ? ça devient sérieux à ce qu'il paroît.

Madame V A N D E R V I E U X .

Allons , mon neveu , rentrons : et toi , Louison , tu vas desservir .

L O U I S O N .

Oui , Madame .

V A N D E R G I L L E .

Un petit moment , un petit moment , moi j'emporte l'omelette au lard , de peur qu'elle ne refroidisse .

(Il prend l'omelette sur la table et rentre au chateau).

S C E N E X I I .

L O U I S O N , (*seule*).

L E gourmand ! mais c'est égal , je suis toujours bien aise de l'aventure ; je voyais avec peine mon déjeûner devenir la proie de ces coquins d'Anglais. Du moins s'ils pouvoient être bien rossés , comme je serais contante .

C

SCENE XIII.

LOUISON, JULIEN.

JULIEN, (*accourant*).

LOUISON, Louison, bonne nouuelle.

LOUISON.

Ah! c'est toi, Julien, j'étais inquiette de toi; que vient tu m'apprendre?

JULIEN.

Que les Français sont aux prises avec les Anglais, et que sûrement ils vont les faire se rembarquer plus vîtes qu'ils ne sont débarqués.

LOUISON.

Ah! tant mieux.

JULIEN.

Tu ne sais pas pourquoi tu ne m'a pas vu ce matin, c'est que, vois-tu, j'ai couru vîte à Bruges, sans que personne en sache rien. Je leur ai annoncée la descendre de nos perfides ennemis. Aussi-tôt la brave garnison, qui n'est que de trois cens hommes, s'est mise en marche, en jurant de leurs faire payer cher leur témérité. Et tu peut compter qu'ils tiendront parole.

LOUISON, (*avec la plus grande joie*).Ah! mon ami, que je tembrasse. (*Elle l'embrasse*) Voilà ta recompense.

JULIEN.

Tu sais combien elle est douce pour le cœur de Julien. (*Ici l'on entend battre dans le lointain le pas de charge; prêtant l'oreille*). Entend-tu?AIR : *Du pas de charge*.

Le bal commence assurément:
 Le perfide Anglais danse;
 Car le tambour marque à présent,
 Le pas et la cadence.

A ce bruit redoublé qu'il fait,
Ce n'est pas une Anglaise:
Au pas de charge on reconnaît,
La figure française.

L O U I S O N.

Même air, chanté un peu plus vite.

De ce côté, mon cher Julien,
Je crois que l'on s'avance.
Je pense que nous ferons bien
De voir de loin la danse.
Comme ils se rembarquent là-bas!
Ils ne sont pas à l'aise:
Messieurs les Anglais n'aiment pas
La figure française.

(*Ils sortent de scène.*)

S C E N E X I V.

(*Ici le bruit des tambours redouble, on voit plusieurs chaloupes canonnieres traverser en faisant jouer leur artillerie, elles lancent aussi plusieurs bombes qui éclatent en l'air, Un parti Anglais arrive ensuite sur le théâtre, battant en retraite, il se trouve entre deux feux. Après une vive fusillade ils posent les armes. Les Français s'en emparent et le font prisonnier. Le Commandant Français arrive à la tête d'un peloton. Sir William et Sir Louis lui remettent leurs épées.*

Le Commandant F R A N Ç A I S.

B RAVES soldats, je suis content de vous, vous avez bien fait votre devoir, vos ennemis plus nombreux que vous devoient s'attendre à la victoire, votre courage à trompé leur esperance.

Sir W I L L I A M.

Goddem ! voilà encore le déjeûner.

Le Commandant F R A N Ç A I S (*aux Anglais*).

Messieurs, vous pouvez compter sur les égards que l'on doit aux vaincus. Vous pouvez aussi annoncer à votre Gouvernement le succès de votre expédition.

C'est bien consolant.

Sir LOWIS.

Je ne me plaindrais point de ma défaite si elle pouvait servir à cimenter la paix entre nos deux nations.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ce desir vous honore, Monsieur, puisse-t-il devenir celui de votre pays.

SCENE XV, et dernière.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER FRANÇAIS,
JULIEN et LOUISON.

L'officier FRANÇAIS.

COMMANDANT, je vous amène ce brave garçon qui nous a apporté la nouvelle, à Bruges, de la descente de ces Messieurs.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ah! c'est toi, mon ami, comment puis-je te récompenser de ton zèle?

JULIEN.

En déterminant la belle Louison à m'accorder sa main.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ah! belle Louison, pourriez-vous la lui refuser.

LOUISON.

Non, Citoyen, de bon cœur, je la lui donne.

Le Commandant FRANÇAIS.

Et moi, j'y joins une dot.

JULIEN.

Ah! quel beau jour pour Julien.

Le Commandant FRANÇAIS.

Ton amour triomphe avec la République.

LOUISON.

C'est à vous qu'on doit cette double victoire.

A N G L A I S.
V A U D E V I L L E.

21

A I R : *De la pipe de tabac.*

Un français auprès d'une belle
Veut-il encore être vainqueur ?
On voit toujours la plus cruelle ;
Se rendre à son art enchanteur. (*bis.*)
On voit et l'amour et la gloire ,
Presque toujours le couronner :
Et bien souvent une victoire ,
Ne lui coûte qu'un déjeûner. (*bis.*)

J U L I E N.

Un infortuné se présente ,
Soudain son cœur est attendri ;
Il tend une main bienfaisante ,
Au malheur qui cherche un appui. (*bis.*)
A ceux que vainquit son courage ,
Son cœur sut toujours pardonner .
Souvent avec eux il partage ,
Son argent et son déjeûner. (*bis.*)

Le Commandant F R A N Ç A I S.

Vous , qui voulez de ma patrie
Troubler sans cesse le repos :
Votre haine , votre furie ,
Vous y préparent des tombeaux. (*bis.*)
Vous paraissiez devant Ostende :
Mais , c'est pour vous en retourner .
Qu'avez vous fait , je le demande ?
Pas même un pauvre déjeûner. (*bis.*)

Sir W I L L I A M.

Lorsqu'il saura notre défaite ,
Hélas ! que dira monsieur Pitt ?
Une déroute aussi complète
Lui causera bien du dépit. (*bis.*)
Si d'Ostende , par notre faute ,
La prise enfin , doit s'ajourner ;
C'est qu'il y compta sans son hôte :
Comme nous sur ce déjeûner. (*bis.*)

LE DÉJEUNER ANGLAIS.

L O U I S O N , (*au public*)

Si , dans cette caricature ,
L'auteur n'offre rien d'étonnant ,
C'est qu'il vous a fait la peinture
D'un fait arrivé très-souvent . (*bis*)
A ce repas de circonstance ,
Citoyens , il faut pardonner :
On doit avoir de l'indulgence
Pour qui n'offre qu'un déjeuner . (*bis.*)

F I N .

